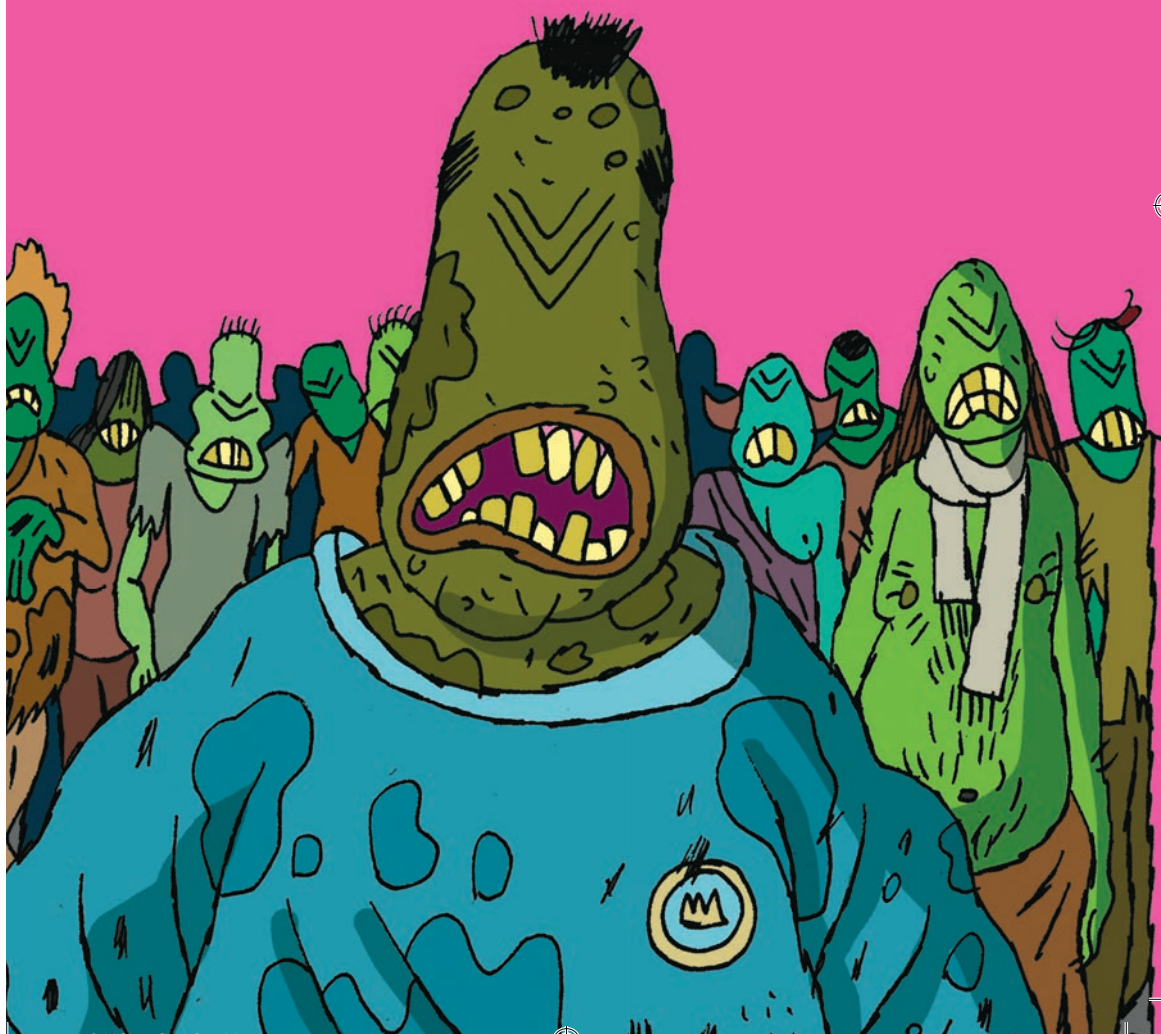




Les MORIBONDS

Florence Dupré La Tour





C'en est bel et bien fini du temps de l'abondance. Depuis la grande contagion, les Moribonds déferlent sur les territoires dévastés. La nourriture se fait rare et un vampire se lamente en survolant Charleville-Mézières, ville sinistrée. Jadis grand seigneur, le voilà obligé de surveiller son cheptel humain menacé par les attaques de morts-vivants, convoité par d'autres vampires affamés. Seul dans ce monde à l'agonie, il doit se résoudre : il faut travailler pour survivre.



Avec cette fable politique grinçante, Florence Dupré la Tour rejoue la lutte des classes et la violence des rapports dominants-dominés. L'autrice consacrée par ses albums autobiographiques *Cruelle*, *Pucelle* et *Jumelle* signe de son écriture irrésistible une farce grotesque et féroce dans une ambiance de fin du monde. Mais ce carnaval délirant de série Z aux couleurs toxiques ramène aussi à un désastre annoncé. Face à la tragédie du réel, l'humour s'élève comme un dernier rempart, un guide de survie en territoire zombie.

Par amour du genre

Florence Dupré la Tour a toujours aimé les histoires de vampires et de zombies. Romans, films, séries, pour elle, « le récit de genre, qu'il soit sérieux ou parodique, est une manière réjouissante de proposer une lecture du monde et de mettre en scène les angoisses. Il est facilement politique sans être militant ». Cet appétit pour le genre vient se greffer en complément du cycle de ses albums autobiographiques, laboratoire d'analyse des conditionnements intimes, qu'elle poursuit parallèlement.



En témoigne la parution simultanée des albums *Les Moribonds* chez Casterman et *Jeune et fauchée* chez Dargaud, dans lequel elle revient sur ses débuts d'autrice de bande dessinée et sur son expérience de la pauvreté. « Ce sont deux albums qui traitent du déclassement. Ils sont complémentaires. Avec l'autobiographie, je focalise sur l'intime, sur l'expérience vécue sur l'esprit et le corps. La fiction m'offre un pas de côté. Je réfléchis à la même thématique des jeux de pouvoir en termes de classes sociales. »





Une fable politique

Récit d'une chute, *Les Moribonds* raconte les étapes de l'avidissement par le travail d'un vampire surpuissant, du seigneur à l'esclave. Le déclassement est le moteur de cette fable cruelle de la domination. « Le vampire, c'est, chez Marx, l'archétype du bourgeois qui suce le sang des prolétaires. Je ne me suis pas plongée dans *Le Capital* mais j'ai beaucoup lu le magazine en ligne gratuit *Frustration* et en particulier les articles de Nicolas Framont. Je suis imprégnée par toutes sortes de lectures qui infusent quand je construis mon récit. Au départ, j'avais ce vague désir de transposer la question des classes sociales dans une histoire de vampires. En imaginant le processus de délitement du statut du vampire dans ce monde de morts-vivants, le récit s'est articulé d'une traite, et j'ai pris beaucoup de plaisir à dérouler la logique des jeux de domination et de pouvoir sur les relations entre les personnages. En réalité, j'écris d'abord à l'intuition. La réflexion politique vient ensuite, quand j'ajuste et précise quelques dialogues sur le story-board. »

L'inversion dialectique

Un jeu. En suivant la logique du rapport du dominant aux dominés transposé au monde des *Moribonds*, le déclassement du vampire enclenche une mécanique d'inversion. Au fur et à mesure de la perte de son pouvoir et de son autorité sur son cheptel humain, le seigneur « Suceur de jus » tout puissant se métamorphose en maître Gabriel, puis en fermier, patriarche paternaliste pour finir en simple larbin surnommé « Gabby » ou « frerot », et même « machin » quand il n'est plus rien. De la crainte à la déférence qu'il inspire, la dénomination de plus en plus familière marque sa déchéance jusqu'au mépris.

« J'ai pensé les groupes plus que les individus. J'avais même prévu que tout le monde soit anonyme.

Les personnalités se révèlent au gré des interactions entre les personnages, à partir du moment où le vampire choisit de les faire se reproduire. » Ainsi de Gabriel comme du groupe des humains, du moins pour les six qui restent, quatre femmes et deux hommes, à ce moment de l'histoire. Malik, Ousmane,





Magali, Sarah, Latifa et Catherine : un rappeur, un livreur chez Uber Eats, une prof de français en ZEP, une créatrice de start-up, une maman solo, une retraitée. « J'ai pris un panel représentatif des gens lambda que je croise dans mon quartier. Dans ce récit, j'ai aussi délibérément exclu la romance pour mettre tout le monde au même niveau et aplanir la hiérarchie entre les sexes. En imaginant des personnages féminins forts en gueule, je voulais rendre hommage à ces femmes de mon entourage qui ne se laissent pas faire », commente l'autrice. Ces humains, c'est le peuple, le tiers état, qui prend vie à travers des dialogues truculents ultra contemporains. Le contraste est saisissant avec la voix off du vampire décadent, nostalgique et solitaire sorti du ^{xix}^e siècle. Une intériorité à l'image de la figure traditionnelle gothico-romantique attachée à son espèce.



Une farce pop

La fantaisie du surnaturel autorise l'exubérance, renforce les effets de contrastes et de décalage qui déclenchent le rire à tous les niveaux. Sur le fond comme sur la forme, l'enchaînement comique de saynètes chorégraphie la grande parade burlesque. À partir d'un dessin encre au stylo noir, l'autrice a ouvert sa palette aux couleurs numériques, une gamme pop de série Z en rouge sang, vert cadavre, violet radioactif et bleu pollué, un festival boueux et psychédélique. Les scènes de violence détachées sur fond blanc participent davantage de l'esprit bouffon du théâtre de marionnettes que du film d'épouvante. La mascarade reprend pied dans des décors travaillés, pour certains inspirés du réel, qui servent de plateau aux acteurs de cette farce grotesque. Le vampire d'abord, dont le corps décharné et tout fripé contraste avec les silhouettes humaines sans yeux, aux traits réduits au minimum. « Le vampire est perçu à travers son intériorité tandis que les humains restent très superficiels. J'ai choisi





de leur enlever les yeux pour concentrer leur expression sur la bouche et les sourcils. C'est tout l'inverse de l'esthétique Disney qui surjoue l'expressivité des regards. Paradoxalement, avec leurs figures très proches des smileys, limitées à deux registres émotionnels, content/pas content, peur/joie, ils deviennent très expressifs. »

La caricature se fait pantomime, favorise l'identification en invitant le lecteur à prendre parti aux côtés des humains.





Le miroir des monstres

Tout concourt à renforcer l'exclusion et la solitude du vampire, depuis sa supériorité revendiquée jusqu'au rejet. Mais l'abolition des privilèges de Gabriel ne signifie pas pour autant l'émancipation des humains. Au contraire, le cauchemar continue jusqu'à la rencontre avec l'incarnation du Mal suprême, la génitrice vampire, le monstre hideux bleu schtroumpf de la dictature aveugle qui règne sans partage par la terreur. « En imaginant ce personnage terrifiant à la tête d'une structure totalitaire et hiérarchisée, je voulais atteindre en crescendo le degré le plus élevé de la domination. Elle n'a aucune morale, aucune éthique. Mais vampire et humains sont là pour rappeler que les monstres n'existent pas. Nous les fabriquons à notre image », prévient l'autrice. Du délire, la satire politique se fait plus menaçante.





L'utopie perdue

Un autre monde était-il possible ? Dans une ferme à l'écart du monde, le vampire et les humains s'apprivoisent, les cartes sont rebattues et proposent un nouvel équilibre. Armé d'un marteau et d'une faucille, le vampire exploiteur se fait laboureur tandis que les humains cueillent des pommes et coulent du bon temps. Ce nouvel Éden a des relents utopistes. « Les humains profitent eux aussi du vampire. À partir du moment où ils sont en sécurité, protégés de la faim et du froid par un être supérieur, vampire, patriarche ou État, ils deviennent de plus en plus inconséquents, irresponsables, naïfs. C'est le retour en enfance. Le peu de pouvoir qu'ils récupèrent, ils en abusent. » La structure est pourrie, camarade !





L'opium de l'art

Un poème de Rimbaud, une chanson. Comme une parenthèse enchantée, dans la ferme, c'est la musique qui réunit humains et vampire autour d'un hymne commun. « J'avais lu qu'à une époque lointaine, en temps de disettes, tout le monde continuait à aller au théâtre. Je suis convaincue que l'art est indispensable à la survie, aussi essentiel que la nourriture », commente l'autrice. Essentiel mais pas suffisant pour ébranler la mécanique cruelle des dominations. Pire, l'art peut servir de fondement comme lorsque le vampire prétend faire « œuvre de civilisation » en donnant sa version de la bible.

Religion, art, drogue, même combat ? La méditation sur le besoin de divertissement accompagne la puissance de l'hallucination collective. Le sang aphrodisiaque et magique de Gabriel, plus puissant que du LSD, attribut commun du vampire, renvoie au sang du Christ. À défaut de miracle, il ouvre la porte aux paradis artificiels, un instant de répit dans ce monde sans espoir.





La survie par le rire

Noir c'est noir. Il n'y aura pas d'issue. À l'horizon de l'imaginaire, la lucidité face à ce bad trip ramène à la prise de conscience dans le réel. Le titre de *Moribonds* devient prophétie, il contient en lui-même la menace écologique, l'incapacité des humains à s'unir et à penser l'humanité solidaire : « L'adjectif "moribonds" se calque à toutes les espèces, les morts-vivants sont par essence des moribonds mais les autres, vampires comme humains, sont aussi en sursis », prévient l'autrice qui montre aussi qu'au fond du gouffre, il y a la solitude de ce vampire qui a tout perdu et qui est aussi là pour nous rappeler que sans personne pour rire de lui ou avec lui, la vie ne vaut plus rien. « Rire est un moyen de survie », conclut l'autrice avec philosophie.



A close-up portrait of Florence Dupré la Tour, a woman with dark, wavy hair and bangs, looking directly at the camera with a slight smile. She is wearing a dark turtleneck sweater. The background is a soft, out-of-focus teal color.

Florence Dupré la Tour naît à Buenos Aires en 1978, et passe une partie de son enfance en Champagne, puis en Guadeloupe avant d'atterrir à Lyon, où elle poursuivra des études de dessin. Autrice depuis vingt ans, elle publie respectivement chez Gallimard, Ankama, Mauvaise Foi. Après un passage par la fiction, la jeunesse et le récit performatif, elle se consacre à l'autobiographie aux éditions Dargaud (*Pucelle, Jeune et fauchée*) et revient en 2026 à la fiction aux éditions Casterman (*Les Moribonds*).

Photo © Rita Scaglia



**En librairie le
7 janvier 2025**

Couverture
cartonnée
96 pages
couleurs
22,6 x 30,3 cm
21,95 €



Aux Éditions DARGAUD

En librairie le 9 janvier 2025

Couverture cartonnée
212 pages couleurs • 20 x 27 cm • 24,50 €

Née dans une famille bourgeoise, Florence n'a jamais connu le froid ni la faim. Enfant, l'argent n'était pour elle qu'une idée lointaine, presque exotique, qu'elle retrouvait dans les pages d'*Oliver Twist*, de *Rémi sans famille* ou de *Princesse Sarah*.

À dix-huit ans, tout bascule. Ses parents la laissent se débrouiller seule, elle découvre la dure réalité de la survie, d'abord étudiante cigale, puis mère célibataire et autrice précaire de bande dessinée. Toujours dans ce registre tragi-comique qui fait sa signature, Florence Dupré la Tour (*Cruelle*, *Pucelle*, *Jumelle*) raconte et montre tout : surtout comment le manque d'argent s'imprime dans le corps, dans le regard de l'autre, et le silence qui l'entoure. Un témoignage aussi drôle que terrible sur le déclassement, la survie et le prix de la dignité.

casterman

CONTACTS PRESSE

FRANCE / SUISSE – Kathy Degreef

k.degreef@casterman.com – +33 (0)6 11 43 50 69

BELGIQUE – VALÉRIE CONSTANT – APROPOS

v.constant@aproposrp.com – +32 (0)473 855 790

CANADA – JEAN-BAPTISTE MATTLER

jmattler@madrigallcanada.ca – +1 438 924 9600

CONTACT LIBRAIRIES & SALONS

PAULINE MAKOWSKI

pauline.makowski@casterman.com – +33 (0)6 45 61 80 16



3262203906672

